

## Anthropologie et Sociétés



**Jean BAUDRILLARD : L'illusion de la fin ou la grève des événements, Paris, Éditions Galilée, coll. L'Espace critique, 1992, 171 p.**

Xavier Blaisel

---

Volume 18, numéro 3, 1994

Frontières culturelles et marchandises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015343ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015343ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Blaisel, X. (1994). Compte rendu de [Jean BAUDRILLARD : L'illusion de la fin ou la grève des événements, Paris, Éditions Galilée, coll. L'Espace critique, 1992, 171 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 18(3), 149–152.  
<https://doi.org/10.7202/015343ar>

Ces changements ne sont pas tous récents et ont été surtout provoqués par les relations plus ou moins étroites qu'entretiennent les Pygmées avec différentes sociétés d'agriculteurs noirs auxquelles ils se trouvent tous historiquement associés. Cette relation a été perçue et qualifiée de diverses façons selon les analystes, soit de la symbiose à l'esclavage en passant par le clientélisme, l'échange inégal, la dépendance et la tutelle, mais selon l'auteur, qui épouse en cela la thèse de Turnbull, chaque groupe y trouve son avantage.

La partie la plus originale du volume de Seitz est le chapitre traitant des relations entre « Les Pygmées et le souverain sacré ». Selon l'auteur, le principal fondement de la différence sociale et culturelle entre les Pygmées septentrionaux et les Pygmées méridionaux réside dans le fait que les premiers sont en contact avec des sociétés villageoises, non hiérarchisées, alors que les seconds sont imbriqués dans des sociétés « à royauté sacrée ». Dans ces dernières, les Pygmées jouent un rôle particulièrement important auprès de la classe politique en tant que premiers occupants du sol, alliés historiques, guerriers et protecteurs de la royauté, exécuteurs des basses œuvres, danseurs et bouffons de la cour, etc. Ainsi, tout en entretenant des rapports particuliers avec le pouvoir politique qui les protège souvent, ils se trouvent refoulés au bas de l'échelle sociale et exposés au mépris, aux interdits et à l'ostracisme. Selon l'auteur, « l'inégalité est encore plus fortement marquée là où il y a eu également addition d'une classe d'éleveurs de bétail, par exemple dans la région interlacustre, que dans le cas où il n'y avait eu superposition que d'une classe d'agriculteurs » (p. 288).

Finalement, après avoir examiné quelques schémas évolutifs sur les changements qu'ont connus et que connaissent aujourd'hui les groupes pygmées d'Afrique centrale, Seitz discute de leur avenir en pronostiquant leur passage inéluctable à l'agriculture et à la sédentarisation, condition nécessaire de la modification de leur état de dépendance vis-à-vis des « Grands Noirs », de leur intégration dans les nouvelles nations africaines et de la disparition des préjugés raciaux dont ils sont victimes.

*Paul Charest  
Département d'anthropologie  
Université Laval*

---

Jean BAUDRILLARD : *L'illusion de la fin ou la grève des événements*, Paris, Éditions Galilée, coll. l'Espace critique, 1992, 171 p.

« [...] s'il n'y a plus de futur, il n'y a plus de fin non plus. Ce n'est donc même pas la fin de l'histoire ». (p. 24)

Dans ce livre, Jean Baudrillard, sceptique, surplombe l'effondrement du bloc communiste, la réunification de l'Allemagne, la Guerre du Golfe et la consommation des valeurs modernes, autour de la question de la fin de l'histoire de l'Occident. Le lecteur y trouve évoquées avec sensibilité et ironie les volitions et les tendances déshumanisantes qui caractérisent la crise sociale secouant notre temps.

Le ralentissement économique mis à part, on a du mal à discerner le baroquisme ambiant de cette fin de siècle. Explosion de la bureaucratie d'État à l'Est, profusion de nuances byzantines à l'Ouest, où la frénésie masque l'apathie, sur fond général de convergence déceptive et conservatrice. Les choses, selon Baudrillard, tournent à l'envers, conduites par cette forme particulière d'action négative qui domine la période contemporaine, les passions, la guerre ou le réel : la dissuasion. La surenchère des événements, dit-il, montre qu'ils n'en sont pas au sens

d'être significatifs d'un devenir, que toute l'attention est polarisée et contrainte par le désir de contenir quelque chose qui n'a pas lieu. Pire encore, les bouleversements actuels, régressifs et dévastateurs nous font rebrousser chemin.

Le démantèlement de l'Empire soviétique, la diffusion du mode de vie occidental à l'échelle planétaire, enfin la postmodernité participent d'une même tendance à l'effacement du sens, lequel s'emploie à blanchir le siècle finissant en cachant l'horreur sous un monceau hétéroclite. Aussi, si d'un côté la chute de tension postmoderne suscite l'illusion de la fin de l'histoire, d'un autre côté la culture compulsive de cette illusion exprime effectivement quelque chose d'une véritable apothéose du dispositif social-idéologique de la société de consommation de masse. Il en résulte, tout au contraire d'une fin des idéologies, une idéologie en quelque sorte ultimement souveraine puisque complètement détachée de tout référentiel en dehors d'elle-même, qui consacre finalement la réalité du virtuel : l'illusion radicale du monde. Voilà la neutralisation imperfectible de l'horreur, grâce aux modes de communication et, plus profondément, grâce à la maîtrise de son entendement dans les termes de la logique technique qui domine l'idéologie postmoderne. Il s'agit donc bien d'un moment où le régime du simulacre aboutit à son développement plénier. Toute tentative d'accumulation est d'avance dévastée par le vide, dit Baudrillard, et ce dispositif s'écroule sous son propre poids, son gigantisme engendrant ses propres effets pervers de délégitimation. À l'apogée de la modernité (c'est cela, la postmodernité), qui atteint ainsi « sa limite spéculative » après avoir extrapolé « tous ses développements virtuels » (p. 24), ce dispositif représentationnel n'a cependant jamais sonné aussi creux, car « il n'y a plus de causes, il n'y a plus que des effets » (p. 168).

Outre l'originalité à contre-courant de cette idée, l'attrait du livre réside dans la manière unique qu'a Baudrillard de la défendre avec la fougue du contradicteur. Comme à la *commedia dell'arte*, on rit pour ne pas pleurer.

Baudrillard caractérise diversement le mouvement actuel de dissolution : « réversion de l'histoire » (p. 23), « réécriture à l'envers de tout le XX<sup>e</sup> siècle » (p. 54), « réversibilité poétique des événements » (p. 168)... Sous cet angle, la fin du communisme est sa victoire et sa meilleure chance de réussir enfin son exportation; la réunification de l'Allemagne est peut-être moins le signe de son adhésion à la démocratie que son premier pas en arrière vers la réalisation du Saint-Empire germanique; le recyclage postmoderniste des formes et des idées du passé est digne de son apport au patrimoine architectural : « c'est une parodie, ou plutôt une palinodie de l'art et de l'histoire de l'art (péripiété reflétant celle de l'histoire tout court) — une parodie de la culture par elle-même en forme de vengeance, caractéristique d'une désillusion radicale [...] comme si l'histoire faisait ses poubelles et cherchait sa rédemption dans les détritres » (p. 45). Ce qui est habituellement tenu comme un renouveau est interprété ici comme un vaste et sombre repli réactionnaire. Voilà autant de tentatives, dit-il, d'échapper à la simulation dans le vide, à l'apocalypse du virtuel. Mais ces tentatives sont vouées à l'échec. Mues par une volonté désespérante de « retrouver la zone de référence, la scène antérieure, l'espace euclidien de l'histoire » (p. 163), elles constituent une créature qui en est fort éloignée, une nouvelle utopie, « la dernière de nos utopies » (p. 163).

Ce thème est exploré dans les six premiers chapitres, ainsi que dans ceux de la synthèse, en fin de volume. Dans l'entre-deux, des chapitres plus thématiques exposent les rouages et les couacs du dispositif représentationnel, au travers notamment des procédés de médiatisation de l'information. « Les charniers de Timisoara » et « L'illusion de la guerre » développent l'idée de la *désimulation* dans la construction cyclique de la crédibilité de l'information. « La gestion de la catastrophe » traite de notre rapport contradictoire au Tiers-Monde, insistant sur l'exploitation du Sud par le Nord précisément par autorenforcement de notre mauvaise conscience (produisons et exploitons toujours plus pour donner aux pauvres !). « La danse des fossiles » traite du recours compulsif aux signes du passé et au mélange des genres. « L'écologie maléfique » et « L'immor-

talité» amènent les vues de l'auteur sur le discours bien-pensant sur la nature et les enjeux mortifères des biotechnologies. Baudrillard y met en parallèle la visée instrumentale de la domestication de l'homme par lui-même — construire le double immortel de l'homme — avec la question de la fin, de la mort de toute croyance, l'ensemble présentant la méditation de l'auteur sur les formes du « délire identitaire » (p. 148) de l'Occident. Dans « Comment sauter par-dessus son ombre quand on n'en a plus ? », Baudrillard décrit la mutation de l'individualisme moderne. Quoique l'euphorie apparente de 1989 soit dissipée, malgré que les années écoulées (guerre longue en Bosnie, Rwanda) aient fait tomber nombre d'ambiguïtés qui favorisaient peut-être les vues d'un Fukuyama, démarginisant du coup cet ouvrage quasi prophétique de Baudrillard, c'est précisément dans sa chronique des jours que Baudrillard jette pêle-mêle des hypothèses sociologiques d'une acuité extraordinaire. Sa discussion de l'anthropologie de notre monde, par exemple, est aussi inusitée qu'éclairante pour plusieurs raisons. Une mauvaise raison tient à ce que l'on taxe souvent Baudrillard d'appartenir au « nihilistic post-structuralism » comme on dit dans les cénacles universitaires américains voulant dépasser l'opposition entre art et réalité — une voie qui échoue sur la réification de la fiction que Baudrillard fustige. Une meilleure raison tient à l'apport de cette partie du livre à une définition sociologique de la postmodernité, plutôt décrite comme une forme historique donnée, la rétroversion, qui sert de calibre permettant de profiler l'interprétation de notre époque.

À suivre Baudrillard, on ressent vivement cette impression que si l'homme d'aujourd'hui découvrirait comment faire du feu, il se prosternerait devant ses silex tout en sachant pertinemment qu'il s'agit de cailloux. Baudrillard tente de penser ce phénomène consternant. D'accord avec ses contemporains au départ, il admet que nous voilà en face d'une question analogue à celle des intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment de la fin de toute référence à une configuration religieuse de l'au-delà. À cette différence près que la mort de Dieu ouvrirait la possible réappropriation de la question de son essence perdue pour le genre humain. Ces perspectives nous assignent une finalité au delà de la condition humaine et, précisément pour cette raison, aucune n'a eu lieu, y compris celle de Nietzsche. Après l'adoration des dieux, puis de l'homme, voilà la fétichisation radicale du subhumain, des différences minimales et des particules. Il arrive ce que Nietzsche envisageait, c'est-à-dire que livrée à elle-même l'espèce humaine se détruit ou se redouble. Nous apprenons de surcroît que ce double processus dépend de la « dédifférenciation de l'humain et de l'inhumain » (p. 137). Le fétichisme technologique est d'autant plus attrayant qu'il donne lieu à une artificialité inusitée car concrète. Par exemple, on ne se lasse pas de voir la bombe atomique faire boum ! alors que c'est aussi un sujet tabou (pensons au rejet, par le Sénat américain, d'une exposition commémorative en mai 1995 sur la nucléarisation du Japon en 1945). Vis-à-vis de la mort, la modernité ne laissait pas d'autre attitude individuelle que l'indifférence, doublée de la volonté collective de conquête. La solution technologisante consiste à abolir la mort, à la vaincre par pièces et morceaux et, finalement, à l'exterminer comme condition essentielle. D'où évidemment la perte du sens de la vie ainsi que la réduction de l'horizon du destin à notre propre univers. Ce dernier se referme et, plus grave encore, est tenu pour être la réalité même. C'est le court-circuit parousique de la modernité. Cette logique est le ressort de la « folie identitaire » qui pousse au culte de la perfection et de l'inaltérable (voir les propos de Baudrillard sur le disque compact laser, p. 143 *sq.*), qui hypostasie la fiction du présent et en fait la réalité. Un peu comme les artistes de la Renaissance pouvaient enfermer le point de fuite dans leurs tableaux. Eux, cependant, ne s'y trompaient pas ! D'où, enfin, la nature foncièrement totalitaire de l'espace social-historique où nous sommes; sans futur, sans devenir, sans fin, il signe bien sûr l'anéantissement du sujet.

Le régime du simulacre mise sur la coïncidence qu'il s'emploie à établir entre, d'une part, l'essence de la réalité telle qu'elle est supposée et validée par la technique comme mode de connaissance et, d'autre part, le social-historique. Mais alors que la modernité demeurerait un système idéologique ouvert, la société dominée par la *tekhne* aboutit à un intégrisme religieux

d'une redoutable exigence vis-à-vis de chacun, dit notre auteur. Fini le héros romantique de la rupture, de l'être singulier à la découverte de son moi unique de Stirner, fini aussi l'individu auto-orienté de Riesman. La complexification des opérations de travail et le besoin croissant d'une main-d'œuvre spécialisée mais polymorphe et capable d'initiative exige cette versalité. Le totalitarisme de l'ensemble est désormais inutile. La libéralisation des échanges est le meilleur moyen de noyer la force critique de la liberté. Alors que l'individu moderne se savait porter le masque de son personnage social et participait d'une dualité corrélative de l'opposition entre public et privé, l'individu postmoderne « est identique à lui-même [...] donc il est indifférent à lui-même » (p. 151). Aux côtés de la disparition de la Cité, comme le voit Castoriadis, voilà une société qui cesse de faire de l'individu un tout. Maintenant laminé, lui aussi, par l'unidimensionnalité, l'individu actuel nous renvoie dans la glace ce reflet désolant.

Ce livre ouvre un accès royal à la sociologie de Baudrillard, où théorie et événements concrets marchent de concert. Dans le chaos postmoderne, Baudrillard discerne une « singularité » dirait peut-être René Thom, un point où le sens de la variation de la modernité s'inverse vers un désastre humain qui n'est pas sans rappeler la *Gleichschaltung* (le renforcement de la conformité) de Sergèï Chakotin. L'être finalement remplacé par la chose-signe dans la modernité se désintégrant en ses éléments simples, notre monde devient une simulation sans original, une pure fiction techniciste. Autrement dit, la fin de la fin de l'histoire, n'est-ce pas le début de notre rythme de croisière civilisationnel ?

Xavier Blaisel  
1793 Delorme  
Laval (Québec)  
Canada H7M 2W4

---

Françoise HÉRITIER : *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1994, 376 p., glossaire.

Quelle clarté, que de talents casuistiques, que de points de vue et de cas au service d'une thèse constante. Quelle est cette thèse ? Elle tient en peu de phrases. Les rapports sexuels entre les hommes et les femmes, quelles que soient les options culturelles sur les prohibitions et les prescriptions qu'ils supposent, portent la trace de l'universel qui tient la clé de leur explication. L'étude de ces rapports sexuels, associés et distincts des alliances, conduit à postuler un « lieu » dont la logique accompagne et cadre les choix des partenaires sexuels autour des équilibres instables mais récurrents de l'identique et du différent. Même si les conceptions culturelles de l'identique et du différent varient, les interdits de l'inceste s'expliquent avant tout pour Françoise Héritier par les limites imposées par le trop identique et les savants dosages des différences, par les contraintes universelles entraînées par le fait de la différence des sexes dont les rapports sont le lieu où s'inscrivent les équilibres de l'identique et du différent, du proche et du lointain, de l'admissible et de l'inadmissible, et leurs effets sociaux plus ou moins heureux ou redoutables. Les propos de Françoise Héritier en conclusion sont clairs : « Ainsi, dit-elle, ce qui est à l'origine du lien social, ce sont des conceptions symboliques très abstraites, tirées néanmoins de l'observation de ce qu'il y a de plus visible anatomiquement et physiologiquement dans le corps humain : la différence des sexes. Ce n'est pas parce que l'être humain s'est mis debout, a vu se régulariser le moment de la fécondabilité des femelles, qu'il a fallu instaurer la prohibition de l'inceste du premier type pour construire les régulations sociales. Cette prohibition-là découle de l'autre, ou plutôt est englobée par elle, de cette autre qui marque de façon éclatante le primat du symbolique, fondée qu'elle est sur un discours, étonnamment complet en tous lieux, tirés des prémisses de l'identique et du différent » (p. 365). Nous sommes au cœur des propos de